

LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. IV, No 11. Novembre 1898

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de première qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Montreuil, Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

— ASSORTIMENT COMPLET DE —

Bijoux, Montres, Horloges, Argenteries,
Etc., Etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

🔧 REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITE —

Medicaments Français et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE NOVEMBRE

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 Toussaint T. D. avec Octave solennel. Indulg. plén. pour les Conf. du Rosaire.
- 2 Commémoration de tous les fidèles défunts.
- 3 B. Simon Balachi, C. O. N.
- 4 S. Charles, Ev. C.
- 5 B. Martin de Porrès, C. O. N.
- 6 XXIe Dimanche après l'Octave de la Trinité, et Ier du mois, Indulg. plén. du Rosaire.
- 7 B. Pierre de Ruffia, M. O. N.
- 8 Octave de tous les Saints.
- 9 Tous les Saints de notre Ordre.
- 10 B. Etienne Bandelli, C. O. N. (12 juin.)
- 11 S. Martin, Ev. C.
- 12 Dédicace de la Basilique du S. Sauveur.
- 13 XIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité, et IIe du mois, Indulg. plén. du Rosaire.
- 14 B. Jean Liccius, C. O. N.
- 15 B. Albert le Grand, Ev. C. O. N., T. D.
- 16 Bse Lucia de Narni, V. O. N., D.
- 17 S. Grégoire le Thaumaturge, Ev. C.
- 18 Octave de S. Martin.
- 19 Ste Elizabeth, Veuve.
- 20 XXIIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité, et IIIe du mois.
- 21 Présentation de la B. V. M., T. D. Indulg. plén. du Rosaire.
- 22 Ste Cécile, V. M.
- 23 S. Clément, P. M.
- 24 S. Jean de la Croix, C.
- 25 Ste Catherine, V. M. Protectrice de notre Ordre, T. D.
- 26 S. André, C.
- 27 Ier Dimanche de l'Avent, dernier du mois.
- 28 Dédicace de la Basilique des Saints Apôtres.
- 29 B. Jacques, Ev. C. O. N.
- 30 S. André, Ap. T. D.

Le numero souvenir

Pour permettre à un plus grand nombre de nos amis de se le procurer, nous avons décidé de mettre à 10 cents l'exemplaire notre *numéro souvenir*. Comme le tirage en est limité, ceux qui tiennent à avoir cette brochure feraient bien de nous la demander au plus tôt.

Nos abonnés ont pu juger des sacrifices que nous avons faits en leur envoyant à chacun, à l'occasion de notre vingt-cinquième anniversaire, un numéro de luxe. Et il nous semble donc que nous sommes plus que jamais en droit d'inviter tous les retardataires, — et ils sont assez nombreux, — à nous faire parvenir incessamment le montant de leur abonnement pour l'année courante.

Les frais d'impression de notre Revue sont assez considérables, et nous comptons sur l'argent qui nous est dû pour rencontrer toutes nos obligations. Nous espérons donc que cet appel sera entendu, et que tous se feront un devoir de nous faire parvenir, sans autre avis, leur modique contribution.

Qu'on veuille bien ne pas se faire prier davantage !

LA DIRECTION.

NOUVELLES PRIMES

Moyennant la modique somme de 15 centins, nous enverrons à toutes les personnes qui nous en feront la demande, de nouvelles et plus magnifiques gravures du Rosaire, d'après les chefs-d'œuvres de la peinture. Ces gravures, qui ont été imprimées sur papier de luxe (*coated*), importé spécialement par l'établissement de la *Tribune*, forment une superbe collection artistique, et nous voudrions voir dans les mains de tout ami du Rosaire ces tableaux de grands maîtres, qui réjouissent le regard en même temps qu'ils rappellent avantageusement à l'âme le souvenir des sublimes mystères de la religion.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : Vierge protectrice des Ordres religieux	364
La dernière encyclique sur le Rosaire	351
Lettre du T. R. P. Provincial	352
Sermon du R. P. Gonthier	355
L'Angelus, (FR. A. H. BEAUDET)	374
Le chant des âmes du purgatoire, (DE LA VILLEMARQUÉ)	375
Les cimetières, (BERNARDO)	376



La dernière Encyclique sur le Rosaire de Marie.

De plus en plus préoccupé du salut de la société chrétienne, et toujours convaincu qu'elle sera, comme au temps de Saint Dominique, sauvée par le Rosaire, le Père commun des fidèles vient encore de publier sur cette incomparable dévotion une nouvelle Encyclique. La famille des Prêcheurs a particulièrement le droit de se réjouir en voyant le vicaire du Christ, malgré les soucis qui l'accablent et les années qui pèsent sur sa tête, fidèle au devoir que sa tendre dévotion envers la Reine du Très-Saint Rosaire semble s'être imposé, de la glorifier en face du monde entier chaque fois que revient sa fête.

Comme plusieurs journaux et revues du Canada ont déjà publié cette Encyclique, nous nous contenterons d'en donner l'extrait suivant :

“ Depuis longtemps, Nous voulons faire reposer le salut de la Société humaine sur le développement du culte de Marie comme sur une force inébranlable. A cette fin, Nous avons travaillé avec persévérance à répandre parmi les fidèles du Christ la pratique du Rosaire. Dans Notre constant désir de démontrer avec évidence au peuple chrétien l'efficacité et les mérites du Rosaire de Marie, Nous avons avant tout rappelé l'origine, plus céleste qu'humai-

ne, de cette prière. Nous l'avons présentée comme une guirlande admirable formée de la Salutation Angélique et de l'Oraison Dominicale, enrichie de la méditation. Nous avons fait remarquer que le Rosaire est d'une pratique facile. Nous nous sommes appliqué à en exalter la grandeur. Pour témoigner à jamais en quelle faveur Nous tenons ce genre de piété, Nous avons décrété que la solennité du Rosaire, avec son office, serait célébrée dans toute l'Eglise comme fête double de seconde classe. Nous avons voulu que le mois d'octobre tout entier fut consacré à cette dévotion. Enfin, Nous avons ordonné qu'on ajoutât aux Litanies de Lorette l'invocation *Reine du Très Saint Rosaire*, comme l'augure de la victoire qui doit couronner les luttes actuelles.

Il Nous restait à démontrer quel prix, quelle éminente dignité s'attachent au Rosaire de Marie en vertu des avantages et privilèges abondants accordés à cette dévotion, et surtout du trésor merveilleux d'indulgences dont elle est enrichie. C'est pourquoi, persuadé que ces grâces et ces indulgences contribuent à rendre plus étincelante la couronne de Marie et à l'orner des bijoux les plus précieux, Nous avons résolu de publier une *Constitution* relative aux droits, privilèges, indulgences dont jouissent les associations du Très Saint Rosaire.

Puisse cette *Constitution* être un témoignage de notre amour pour la très auguste Mère de Dieu....

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 septembre de l'année 1898, de Notre Pontificat la vingt et unième."

LÉON XIII, PAPE.

Lettre du T. R. P. Provincial

Au T. R. P. Adam, Vicaire Provincial et Prieur.

St-Hyacinthe, le 9 octobre 1898.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Une triste nouvelle vient nous arracher aux douces et consolantes impressions que les fêtes commémoratives de la fondation du couvent de St-Hyacinthe avaient laissées dans nos âmes. Le T. R. P. Faucillon, Vicaire Provincial pendant la durée de mon absence, m'apprend par une dépêche en date d'hier la mort du R. P. Thomas Morard.

Atteint, depuis quelques mois, d'une maladie de lan-

gueur, qui le consumait visiblement en dépit des efforts tentés pour la vaincre, le cher malade s'était enfin résolu, sur le conseil des médecins et d'après l'avis de ses supérieurs, à retourner momentanément en France pour y chercher, dans un changement de climat, une chance suprême de guérison. C'est la mort qui l'y attendait presque à son arrivée. Du moins ne l'aura-t-elle pas surpris, tant il semblerait, en quittant son cher couvent de Lewiston, préparé d'avance à tout événement, fût-ce même au sacrifice de sa vie.

Le R. P. Morard, qui nous est enlevé dans la 51^{ème} année de son âge et la 31^{ème} de sa profession religieuse, n'aura laissé dans les différentes maisons de l'Ordre, où il a été successivement assigné—en France comme en Amérique—que les exemples de la plus édifiante régularité.

Homme de devoir, il l'a été dans toute l'acceptation du mot, ne ménageant jamais pour le remplir ponctuellement, ni sa personne, ni son temps, ni sa peine. Si les délicatesses presque excessives de sa conscience et de son humilité lui firent souvent appréhender les moindres charges, à raison des responsabilités qui y sont attachées, il sut toujours cependant, devant l'obéissance qui lui en imposa quelques-unes, faire taire ses hésitations sinon cette défiance instinctive de lui-même, dont il ne put jamais complètement se départir.

Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, s'est plu à bénir, dans son ministère apostolique, cet homme qui s'ignorait si profondément lui-même. L'estime, la confiance, je pourrais dire une religieuse vénération lui sont venues de toutes parts et lui sont demeurées fidèles. C'est que les âmes qui l'avaient approché de plus près n'avaient point tardé à voir dans le calme, plein de gravité et de réserve, dont sa physionomie était constamment empreinte, comme un reflet de la paix sereine de son âme, de sa bienveillance inaltérable envers tous mais surtout envers les pauvres, les malades et les petits, de son grand esprit de foi enfin, qui le gardait toujours égal à lui-même au milieu des vicissitudes et des agitations humaines auxquelles le ministère de l'apôtre se trouve, un jour ou l'autre, forcément mêlé.

Le R. P. Morard a consacré à nos couvents d'Amérique les meilleures années de sa vie. S'il n'a point compté

parmi les fondateurs de notre œuvre dominicaine au Canada, il y est venu du moins assez tôt pour la voir encore dans l'humilité de ses commencements, et il aura eu, avant de mourir, la consolation d'en contempler de ses yeux les progrès et l'affermissement. Le Père Morard, en effet, déjà marqué au front comme une victime prochaine, passait naguère en chacune de nos maisons canadiennes pour y goûter, croyions-nous, un peu de repos. En réalité et dans les desseins de Dieu, il venait y prendre pour toujours congé de ses frères et pour la dernière fois sur la terre s'intéresser à leurs travaux.

La Province de France tout entière gardera fidèlement la mémoire du fils dévoué, qui, par une attention de la Providence, est venu mourir près des siens, comme pour leur donner au moins dans la mort la consolation de sa présence, dont ils avaient été si longtemps privés durant sa vie ; et nos couvents d'Amérique se souviendront, dans leurs prières, avec une reconnaissance toute spéciale, de l'humble et excellent ouvrier, qui n'avait plus, m'écrivait-il l'année dernière à pareille époque, qu'un désir, celui de vivre et de mourir à leur service !

Mon Très Révérend Père, je ne veux point clore cette lettre sans vous faire mes adieux. Mon séjour parmi vous va bientôt en effet toucher à sa fin. Samedi prochain, je m'embarquerai pour la France, accompagné du T. R. P. Bourgeois. Je ne puis toutefois m'éloigner de vous, sans vous dire à tous et ma reconnaissance pour l'accueil si cordial qui m'a été fait, et la très vive satisfaction que j'emporte de vos labeurs si fructueux, de votre dévouement si infatigable, de votre vie si régulière, de votre ministère enfin si apprécié de tous, des pasteurs comme des fidèles. Il m'a été doux d'être ainsi, pendant ces deux mois, le témoin journalier de vos généreux efforts. J'en ai rendu grâce à Dieu et je lui demande, en vous quittant, de vous garder fidèlement tous dans les dispositions si religieuses et si consolantes, où je vous ai trouvés pendant cette visite : *“Sic state in Domino, carissimi.”*

Je me recommande, mon Très Révérend Père, à vos prières et vous renouvelle, ainsi qu'à vos religieux, l'expression de mon affectueux dévouement.

FR. RÉGINALD MONPEURT,
Prov. des fr. prêch.

Sermon prononcé par le R.P. Gonthier, Dominicain,
à l'occasion des fêtes du 25e anniversaire
de l'arrivée des Dominicains au Canada.
1er Octobre 1898

Fecit mihi magna qui potens est et sanctum
nomen ejus !

Monseigneur, (1)

Mes Frères,



Il y a vingt-cinq ans, le Provincial de la Province Dominicaine de France venait, au terme d'une course apostolique, passer quelques heures à Québec. Son nom était connu déjà dans notre pays autant que dans le sien : il était désormais inséparable de celui du restaurateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs dont il avait raconté la vie et révélé les vertus. On lui présenta un jeune séminariste, à qui Dieu inspirait, depuis des années, un attrait inexplicable pour cette vie dominicaine qu'il ne connaissait pas. Quelques minutes d'entretien suffirent au religieux expérimenté pour constater que Dieu commençait en effet à travailler le sol canadien et qu'il serait bientôt prêt à recevoir la semence dominicaine que vos évêques demandaient avec instance depuis vingt ans ; — au jeune homme pour entrevoir la prochaine réalisation d'une espérance qui jusque-là avait semblé un rêve trop beau pour se réaliser jamais.

Le Provincial de France rentra dans son pays pour ne plus revoir la terre d'Amérique qu'il avait aimée et à laquelle il avait résolu de donner au moins une maison de son Ordre et de sa Province. Quelques mois plus tard, il envoyait ici à St-Hyacinthe les premières semences de la vie dominicaine au Canada, qui sont devenues, avec la bénédiction de Dieu, l'arbre plein, sinon de fruits mûrs, au moins de promesses abondantes pour l'heure prochaine de la maturité. Et le jeune homme à qui Dieu a fait, à lui aussi, la grâce de réaliser son rêve, est appelé à vous dire aujourd'hui, non point l'histoire de cette œuvre dominicaine, — vous la connaissez, puisqu'elle est vôtre et que vous l'avez vu naître et grandir sous vos yeux ; — mais ce

(1) Mgr E. Gravel, évêque de Nicolet.

qu'elle voudrait et devrait faire pour Dieu et pour l'Eglise sur cette terre du Canada où elle a jeté déjà de vivantes racines.

Vous me pardonnerez, mes Frères, d'avoir évoqué en commençant ce souvenir personnel qui me permettait de payer à la mémoire chère et vénérée du R. P. Chocarne l'hommage d'une piété filiale que lui devront toujours tous les fils que la Province de France a engendrés à la vie dominicaine sur cette terre du Canada. Il aura sa place dans nos cœurs comme dans notre histoire à côté des vénérés évêques de St-Hyacinthe et de ce Prélat qui fut longtemps auprès d'eux par sa distinction et ses vertus l'honneur du Séminaire de cette ville et du clergé de ce diocèse. (1)

Cette œuvre dominicaine qui achève aujourd'hui sa vingt-cinquième année, a-t-elle répondu aux desseins de Dieu et réalisé toutes les espérances de ses fondateurs ? Dieu seul sait ce qu'il est juste de demander à chacun et la mesure que chacun remplit ; mais volontiers j'accorderais qu'elle a le droit d'être modeste, sans cependant méconnaître les grâces et les bénédictions de Dieu sur elle. Elle n'a point répondu pleinement à l'attente peut-être trop enthousiaste des uns.—Dirai-je qu'elle n'a point justifié la réserve et les défiances des autres—si elle n'en a pas eu raison ? Quoiqu'il en soit, vingt-cinq ans n'est pas l'âge auquel un homme donne sa pleine mesure ; c'est plutôt l'âge auquel on peut augurer ce qu'il saura faire, si Dieu lui prête vie et s'il répond aux desseins de Dieu sur lui.

Nous avons cependant la douce confiance que ces vingt-cinq années remplies de labeurs obscurs, de dévouements ignorés sinon méconnus, de sacrifices connus de Dieu seul, d'épreuves voulues ou permises par sa divine sagesse, n'ont point été sans fruit pour l'Eglise, ni sans mérites devant Dieu. N'eut-elle fait que donner asile à quelques âmes qui ne trouvaient point ailleurs l'idéal dont elles avaient soif, cette maison pourrait encore se féliciter et se croire bénie de Dieu. Mais elle a eu des marques plus évidentes de sa miséricorde. Il y a vingt-cinq ans, la vieille France nous envoyait quatre religieux,—trois prêtres et un frère convers,—dont le chef est revenu, blanchi par

(1) Mgr J. S. Raymond, V. G., Prélat de la maison de Sa Sainteté et Tertiaire de l'Ordre.

les travaux apostoliques, réjouir par sa présence ce vingt-cinquième anniversaire d'une œuvre qui fut la sienne, qui lui est restée, il nous le disait hier, toujours chère, et à laquelle il gardera, nous l'espérons et nous le lui demandons, toujours la même affection. (1) Le vieux et plus que modeste presbytère qui les reçut a disparu, et à sa place un édifice plus vaste et modeste encore, au moins dans l'ensemble, abrite aujourd'hui une nombreuse famille religieuse. Au lieu d'une seule maison, il y en a quatre sorties du même berceau. De nombreux ouvriers sont venus de la vieille France sur la trace des premiers, les uns pour prêter à l'œuvre naissante le concours de leur longue expérience, les autres pour mettre à son service les premières ardeurs de leur zèle apostolique. De son côté, le sol canadien a voulu rivaliser de fécondité avec celui de la mère-patrie. Quatre de ses enfants sont déjà retournés vers Dieu avec la blanche livrée des Frères Prêcheurs qu'ils ont honorée par leurs vertus. Plus de vingt autres portent déjà la couronne éternelle du sacerdoce. Un plus grand nombre encore sont entrés par la profession religieuse dans notre famille dominicaine, et, bénédiction plus appréciable encore que celle du nombre, le monde ne lui a encore repris aucun de ceux que Dieu lui a donnés. En regardant aujourd'hui ces nombreux enfants que Dieu lui a suscités et les signes d'une non moins grande fécondité qui s'annonce pour l'avenir, notre humble et jeune famille dominicaine peut donc chanter, dans l'allégresse de sa reconnaissance, cette parole de la plus heureuse et de la plus bénie de toutes les mères : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus!*

Oui, Dieu a fait pour elle de grandes choses; elle veut pendant ces trois jours lui en témoigner hautement sa reconnaissance et vous invite à joindre vos actions de grâces aux siennes. Et il en fera de plus grandes encore par elle pour la gloire de son nom ; nous le lui demandons avec grand désir et confiance, et vous le demanderez avec nous. Nous lui demandons et nous espérons que cette œuvre dominicaine soit pour notre pays un grand foyer de vie religieuse et un foyer d'apostolat.

(1) Le T. R. P. Th. Bourgeois.

I

Je dis d'abord : Un grand foyer de vie religieuse ; et rien n'importe davantage à la gloire de Dieu, au bien de l'Eglise et à la grandeur morale de votre pays.

Est-ce bien l'heure et le lieu de donner cette importance à la vie religieuse ? Vous avez entendu dire peut-être que des théologiens d'Amérique ont découvert que l'ère de la vie religieuse est passée ; que sur ce sol libre et indépendant de l'Amérique elle ne s'acclimatera jamais ; que c'en est fait des vœux de religion qui deviennent un fardeau inutile, sinon un obstacle à la vraie perfection des âmes virilisées par le régime fortifiant de la démocratie et par l'éducation anglo-saxonne ?

N'en déplaise aux théologiens improvisés de la jeune Amérique et à quelques penseurs vraiment trop jeunes de la vieille Europe qui leur font un écho plus bruyant que sensé dans leurs livres et leurs revues, les conditions du règne de Dieu en ce monde, les lois de la vie surnaturelle dans les âmes et les règles essentielles de la perfection chrétienne ne sont point changées depuis trente ans, ni ne changeront avec les conditions essentiellement éphémères et variables des sociétés humaines. Par suite, la vie religieuse ne changera point et elle n'aura pas un moindre rôle dans la civilisation chrétienne de l'avenir que dans celle du passé, ni dans les églises du Nouveau-Monde que dans celles de l'Ancien. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de religion chrétienne dans le monde sans cette immolation complète des âmes à Dieu par les vœux de religion qui est l'essence même de la vie religieuse, et toute église qui ne la produirait point n'appartiendrait pas vraiment à Jésus-Christ ; elle ne mûrirait point le fruit le plus riche et le plus savoureux de la sève divine dont la source est au Calvaire.

N'avez-vous pas appris en effet que la véritable épouse de Jésus-Christ doit, comme son époux divin, enseigner toute sainteté, et comme lui engendrer toute sainteté dont il nous a tracé l'idéal dans son Evangile ? Or je vous le demande, quel est l'idéal évangélique de la perfection ? Ouvrez l'Evangile à cette page fameuse qu'entendit autrefois, à vingt ans, Antoine, ce jeune homme riche des biens de la fortune, mais plus riche encore par l'élévation de son es-

prit et la pureté de son cœur et qui fit de lui le patriarche de la vie religieuse dans les solitudes de l'Égypte.

Que raconte cette page de l'Évangile ?

Un jour, un jeune homme s'approcha de Notre-Seigneur et, fléchissant le genou devant lui, lui dit : Bon Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? — Si vous voulez avoir la vie éternelle, observez les commandements de Dieu.—Mais, reprend le jeune homme, je les observe depuis mon enfance! Que me manque-t-il encore? — Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et suivez-moi. (1)

Voilà l'Évangile avec les deux voies qu'il ouvre sur la vie éternelle, l'une obligatoire pour tous, sans laquelle il n'y a point de salut possible, la voie commune des commandements ; l'autre plus étroite et plus parfaite, sans laquelle on ne marche point vers la perfection : c'est celle des conseils évangéliques, c'est-à-dire du dépouillement absolu pour suivre Jésus-Christ. C'est l'Évangile tel que le prêche l'Église catholique et qui est vrai, en Amérique comme en Europe, à la fin de ce dix-neuvième siècle comme au temps de St Antoine, de St Benoît, de St Dominique et de St François. L'Église catholique n'en prêchera jamais et ne s'en laissera jamais imposer un autre. Elle y perdrait sa gloire de véritable épouse et renoncerait à être la mère de toute sainteté et la maîtresse de toute perfection. Le voulut-elle par impossible, Dieu ne le permettrait pas.

Elle priverait Dieu de la plus grande gloire qui lui puisse venir de sa créature rachetée par le sang de son Fils. Vous allez le comprendre.

D'où est venu à Dieu la plus grande gloire? De Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et comment Jésus-Christ a-t-il glorifié son Père? Par toutes les pensées de son esprit, par tous les battements de son cœur, par toutes ses paroles et tous ses pas et toutes ses actions. Oui sans doute, mais surtout par son sacrifice sur la croix. Car Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour mourir : c'est sa mort que Dieu avait décrétée comme le seul sacrifice digne de sa Majesté divine. Et maintenant encore d'où vient à Dieu sur la terre la plus grande gloire? Du sacrifice mystique de Jésus-Christ sur les autels catholiques. L'acte suprême de la re-

(1) Math. XIX.

ligion de Jésus-Christ, c'est son sacrifice sur la croix et son sacrifice sur l'autel. L'acte suprême de la religion du chrétien, après l'oblation du sacrifice de Jésus-Christ, c'est le sacrifice qui imite davantage le sacrifice de Jésus-Christ, le sacrifice complet de lui-même, l'anéantissement mystique ou réel de sa vie humaine dans un sacrifice volontaire sanglant ou non sanglant à la gloire et à l'honneur de Dieu.

Voilà pourquoi jusqu'à la fin des temps et dans tous les lieux du monde, partout où vous trouverez la religion de Jésus-Christ, vous retrouverez la rénovation du sacrifice sanglant de la croix par le sacrifice mystique de l'autel, et avec lui le plus grand sacrifice qui se puisse offrir à la gloire de Dieu après celui de Jésus-Christ, le sacrifice parfait et complet du chrétien, l'holocauste sanglant par le martyr, ou l'holocauste non sanglant mais non moins réel, ni moins glorieux à Dieu, par les vœux de religion.

Car c'est là ce qu'est essentiellement la vie religieuse: le sacrifice complet et sans retour de la vie humaine à l'exemple de Jésus-Christ, pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Je dis bien : sacrifice complet et sans retour, une mort complète de tout l'homme.

Vous, chrétiens, vous faites à Dieu de nobles et généreux sacrifices : je le sais. Si Dieu vous a comblés des dons de la fortune, vous pouvez vous en dépouiller avec un désintéressement sublime pour Dieu et pour ses pauvres. C'est un grand sacrifice assurément, méritoire et glorieux devant Dieu. Vous pouvez, sacrifice non moins grand ni moins héroïque, sacrifier tous les biens de ce monde pour ne pas perdre l'amour de Dieu en transgressant quelque'un de ses commandements. Vous pouvez sacrifier à quelque héroïque devoir tous les plaisirs de ce monde que Dieu vous a permis, toutes ces joies légitimes qu'il a voulu bénir et sanctifier : c'est un sacrifice plus grand et plus généreux encore et qui fait envie aux anges de Dieu. Enfin, vous pouvez aller au-delà, vous pouvez vouer votre nom à la haine, au mépris, à l'exécration des hommes pour servir une grande cause méconnue : vous pouvez donner vos biens, votre temps, votre cœur, le donner ou le briser pour la vie, c'est vrai. Sacrifier au-delà vous ne pouvez pas le faire. Vous restez en possession de ce qui fait que vous êtes vous-même et non pas un autre, que vous avez

le libre domaine de vos pensées et de vos actes : c'est quelque chose de vous que vous donnez à Dieu ; ce n'est pas vous ; vous vous appartenez toujours.

Or, ce que vous ne donnez à personne, pas même à Dieu, ce que vous ne pouvez point sacrifier, ce que Dieu vous laisse comme un domaine inaliénable, quand il vous dépouillerait, comme son serviteur Job, de tous les biens d'ici-bas, ce qui fait que vous êtes vous-même et que vous êtes un homme, c'est cela même que Dieu demande au religieux, et le religieux le lui donne par ces simples mots qui anéantissent en lui autant qu'elle peut être anéantie ici-bas toute vie humaine : *Promitto obedientiam Deo* ! (1) Ces trois mots ils lient indissolublement et si étroitement la volonté de celui qui les prononce à la volonté de Dieu, que désormais elle ne s'appartient plus, et ne devra plus se mouvoir que par la volonté expresse de Dieu. Le religieux qui a fait sa profession religieuse, c'est non plus Job, mais le Christ sur la croix. Ses mains et ses pieds sont liés, et son âme a été remise entre les mains de son Père qui est aux cieux.

Vous comprenez, chrétiens, qu'après le sacrifice de Jésus-Christ l'homme ne peut rien donner à Dieu qui l'honore davantage que ce qu'il y a de plus grand en lui, son âme, sa raison et sa volonté. Vous comprenez que Dieu seul a révélé à l'homme cet acte suprême de religion par lequel il anéantit dans son principe toute sa vie et sacrifie tout son être à la gloire de Dieu. Mais peut-être vous vient-il à l'esprit que cet homme, ainsi anéanti pour la gloire de Dieu, n'est plus qu'un être passif perdu pour votre société.

J'ai lu en effet que ces docteurs qui se donnent la mission de régénérer l'Église en lui infusant un mysticisme nouveau, témoignent bien une certaine pitié pour ce qu'ils appellent dédaigneusement des vertus passives, et qu'à leur avis dans nos sociétés enfiévrées par la lutte pour conquérir la richesse, le confort, l'influence, elles doivent faire place à ce qu'ils appellent glorieusement "des vertus actives." Ne nous attardons point longuement pour trouver le sens précis de cette doctrine. Dans la théologie traditionnelle les mots étaient toujours tenus d'avoir un sens,

(1) Formule de la profession religieuse dans l'Ordre des Fr. Prêcheurs.

et d'ordinaire ce sens était clair et précis. Mais dans cette théologie nouvelle les mots ne sont pas toujours tenus de dire quelque chose, ou ne savent pas toujours ce qu'ils disent.

Il suffit de répondre simplement que si les religieux, victimes volontaires de l'honneur de Dieu, sont passifs vis-à-vis de lui, c'est afin de permettre à Dieu d'agir plus librement en eux et par eux, pour leur propre sanctification et le salut du monde.

Or Dieu fera plus en eux et par eux pour vous et pour votre société qu'ils n'auraient pu faire eux-mêmes, fussent-ils les premiers parmi vos concitoyens.

Il est vrai qu'aujourd'hui l'on prêche partout que les meilleurs citoyens d'un pays et les plus utiles à la société sont ceux qui accroissent sa richesse matérielle, qui travaillent et réussissent à donner au plus grand nombre les jouissances d'une vie aisée et commode. Dieu a d'autres principes. Ce n'est point la fortune, mais la justice qui élève les nations ; (1) ce qui les rend misérables ce n'est point une honnête pauvreté, ni une vie sobre, frugale, austère, sevrée du luxe et des jouissances matérielles, mais les vices et les péchés. Si Dieu entend quelque chose à l'économie politique, les premiers citoyens de votre société sont ceux qui lui apprennent, non pas à s'enrichir, mais à n'avoir point le besoin ni le désir des richesses ; ce ne sont point ceux qui savent multiplier à l'infini le luxe et les jouissances et qui allument en même temps dans l'âme des peuples une soif de bien être matériel qu'aucune civilisation n'assouvira jamais, mais ceux qui, pouvant jouir comme les autres, savent se sevrer pour Dieu de tous les plaisirs et de toutes les jouissances et de toutes les aises de la vie ; ce ne sont point ceux qu'une insatiable ambition ou un réel mérite met à la tête de leurs concitoyens, mais ceux qui préfèrent avoir la dernière place en ce monde pour s'occuper avant tout d'arriver sûrement dans le royaume de Dieu !

Ce n'est donc pas un bien dont Dieu vous dépouille et une force qu'il paralyse, quand il prend vos fils pour lui-même et vous demande de les lui immoler dans ce sacrifice où le sang n'est point répandu, mais qui fait mourir en

(1) *Justitia elevat gentes : miseros autem populos facit peccatum.*

eux ce que n'atteint point dans les martyrs le glaive des bourreaux. Il vous donne ainsi plus qu'il ne vous prend. Il les dépouille d'eux-mêmes, mais pour les revêtir de lui-même : il ne leur permet plus de travailler à la conquête des richesses de ce monde, mais il fait d'eux la plus grande richesse morale et l'incomparable trésor de leur peuple.

Et ce trésor, Dieu vous le donne à son heure.

Je n'aurais garde, mes frères, de me désoler plus qu'il ne faut de ce courant qui entraîne les âmes dans notre pays à la poursuite de la richesse et du bien-être. Mais il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir que le courant de matérialisme et de sensualisme qui nous vient d'au-delà des frontières menace d'engloutir ce qui a fait jusqu'ici la grandeur, la force vitale et la gloire de notre peuple : l'estime de ces biens supérieurs que ne donne point la civilisation matérielle la plus raffinée, le culte des choses de l'esprit et de ces richesses de l'âme qui ne se thésaurisent que par les vertus chrétiennes simplement et héroïquement pratiquées. Pourtant Dieu ne nous a point fait naître de la race la plus chevaleresque et la plus héroïque du monde et il ne nous a point élevés pendant deux siècles de dévouements héroïques et d'admirables vertus pour faire de nous un peuple qui n'aura plus que le culte des joies bourgeoises et des machines perfectionnées pour ramasser l'argent et les derniers biens d'ici-bas !

C'est en vain que l'ennemi des peuples comme des âmes veut courber tous les fronts devant le veau d'or. Dieu saura se réserver au milieu de son peuple une multitude qui ne fléchira point le genou devant Baal et entraînera avec elle le peuple fidèle au culte du seul vrai Dieu.

Qu'on ne nous dise plus que l'heure est passée des vocations religieuses et que la vie religieuse, cette vieille institution du passé, n'a plus sa raison d'être et ne fleurira jamais sur le sol de l'Amérique. L'heure n'est point passée ; elle sonne à peine : et les vocations religieuses, qui se comptaient par dizaines, se comptent par centaines et se compteront par milliers. Il le faut bien ; sans cela la dernière heure de nos sociétés ne serait pas loin. Quand Dieu veut sauver un peuple baptisé, et que ce peuple a trouvé grâce devant Dieu, il ne se retire point de lui et ne l'abandonne point malgré ses fautes ; mais il lui demande des compensations. Ou c'est le peuple entier qu'il appelle



VIERGE PROTECTRICE DES ORDRES RELIGIEUX

à une expiation et qu'il relève par des sacrifices héroïques qui le rendent moins indignes de son amour, ou bien il prend du milieu de ce peuple des âmes qui seront uniquement à lui et dont les sacrifices volontaires feront contrepoids dans la balance divine aux iniquités et à l'indifférence d'un grand nombre.

Tant que notre peuple a dû écrire son histoire avec son sang, Dieu ne lui a pas demandé en grand nombre des victimes volontaires : c'était le peuple entier qui était victime, et qui rachetait par son sang héroïquement versé sur tous les champs de bataille et dans tous les sillons de ses champs, les fautes, les trahisons, les oublis et les indifférences. Dieu s'en contentait : et cependant il avait dans les cloîtres des victimes peu nombreuses, mais choisies, qui devaient peser dans sa balance autant que l'héroïsme de tout un peuple. Mais depuis cent ans, où est le sang versé ? où sont les héros et les martyrs ? où est l'holocauste du peuple entier ? Et cependant il faut à Dieu des compensations. C'est le secret de cette multiplication infinie de la vie religieuse dans les peuples chrétiens : c'est le secret de ces vocations religieuses que Dieu suscite en si grand nombre dans notre peuple ; c'est Dieu qui les multiplie et il les multipliera plus encore, pour la gloire de son nom, sans doute, mais aussi pour se donner le droit de faire miséricorde sans léser les droits de sa justice.

Il y a bientôt vingt ans, un jeune religieux de cette maison prêchait dans une de nos paroisses. Il était au début de son ministère. Après sa première instruction il voit venir à lui un homme déjà sur le déclin de l'âge et manifestement en proie à une vive émotion. " Mon Père, lui dit cet homme, que faut-il penser des songes ?—Vous avez eu un songe ?—Oui, mon Père. Il y a quelques jours, j'ai eu un songe. J'étais dans l'éternité ; il y avait une balance tenue par une main invisible ; au-dessous il y avait le diable, au-dessus la Ste Vierge Marie ; j'étais dans un plateau de la balance. . . et je montais. . . et je descendais. . . J'étais saisi d'épouvante, je ne savais pas ce que j'allais devenir, quand tout à coup j'ai vu un homme vêtu comme vous qui s'est approché, et la vision a disparu. Aujourd'hui en vous voyant monter en chaire, je vous ai reconnu ; c'est bien vous tel que je vous ai vu. . . Dites-moi ce que je dois penser de ce songe."

Peu vous importe l'interprétation de ce songe. Mais ce qu'il vous faut savoir, c'est qu'en effet Dieu pèse éternellement dans la balance les peuples comme les simples chrétiens, et parfois le plateau de la justice est tellement chargé qu'il fait monter jusqu'au ciel celui de la miséricorde. Que fait Dieu ? Quand il veut faire miséricorde, il charge dans le plateau de la miséricorde, les œuvres, les larmes, les prières, les sacrifices qu'il a lui-même provoqués. Si le démon charge dans le plateau de la justice toutes ces vies inutiles où Dieu n'est pour rien, Jésus et sa sainte Mère chargent dans celui de la miséricorde toutes ces vies sacrifiées et immolées, pour lesquelles Dieu est tout et le reste n'est rien. Et ainsi se rétablit l'équilibre de la miséricorde et de la justice.

Dieu soit béni ! cette maison de St-Hyacinthe est et sera toujours, nous l'espérons et le lui demandons de tout notre cœur, une des grandes réserves de sa miséricorde. C'est ici que sa sainte Mère a réuni en grand nombre déjà, et réunira en plus grand nombre encore à l'avenir ces enfants dont elle veut faire des hosties d'agréable odeur pour l'honneur de Dieu et le salut du peuple chrétien. Vous ne craignez pas de lui donner comme par le passé ceux de vos fils que Dieu y appellera : vous serez sûrs qu'ils y travailleront efficacement à l'honneur de Dieu et au salut de leur pays.

II

Non-seulement ils y travailleront par l'immolation d'eux-mêmes, comme tous les religieux et toutes les religieuses, mais ils rempliront un autre ministère non moins important à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, le ministère apostolique. Nous espérons que Dieu fera à cette œuvre dominicaine la gloire d'être dans notre pays un foyer d'apostolat. C'est la deuxième pensée que je voudrais développer brièvement.

Si la vie religieuse est essentiellement une et la même dans tous les temps et dans tous les lieux, comme l'Évangile lui-même, il y a cependant une infinie variété de familles religieuses ; et cette variété est l'œuvre de Dieu, comme la vie religieuse elle-même. C'est Dieu et Dieu seul qui engendre les familles religieuses ; c'est lui qui en suscite les chefs et en multiplie les enfants. L'Église le sait, et elle

n'a garde d'empiéter sur ce domaine réservé de l'action de Dieu. Encore qu'elle puisse instituer des familles religieuses, d'ordinaire elle ne veut point prendre l'initiative ; elle se réserve d'approuver et de confirmer les œuvres religieuses que Dieu lui-même a suscitées et qui ont subi l'épreuve du temps. Dieu de son côté n'entend point soumettre à qui que ce soit le droit souverain de sa divine paternité. On l'a vu plusieurs fois, comme au treizième siècle, répondre à ceux qui se plaignaient de la multiplication des familles religieuses en suscitant lui-même des fondateurs de nouvelles familles religieuses, et en leur donnant comme à St Dominique et à St François cette multitude d'enfants qui furent la gloire de l'Eglise et le salut de la société chrétienne.

Vous vous êtes demandé peut-être, comme bien d'autres, pourquoi Dieu tient à multiplier ainsi les familles religieuses, et pourquoi l'Eglise qui a un souverain respect pour la libre action de Dieu approuve cette multitude d'instituts et d'Ordres religieux. C'est que Dieu connaît les besoins divers des âmes qu'il aime, et qu'il tient à leur préparer à toutes dans sa sollicitude paternelle le foyer qui leur convient. C'est surtout que Jésus-Christ n'a rien tant à cœur que la beauté et la perfection de son Eglise.

L'Eglise n'étant au témoignage de l'Apôtre que le corps mystique de Jésus-Christ, doit non-seulement réaliser sur la terre l'idéal de perfection que Jésus-Christ est venu enseigner au monde, mais accomplir aussi toute charité. Elle est l'Epouse du Dieu de charité, et c'est à ce signe qu'on la reconnaîtra pour la véritable épouse du Christ : si elle accomplit sur la terre toute charité, toute charité envers Dieu et envers le prochain. Enumérez si vous le pouvez tous les actes de charité qui se peuvent accomplir envers Dieu et envers le prochain : c'est là ce que Jésus-Christ demande à son Eglise d'accomplir parfaitement, en tout temps et en tous lieux et jusqu'à la fin du monde.

Or, mes frères, sur qui l'Eglise comptera-t-elle pour ces différents ministères ? Sur qui se déchargera-t-elle par exemple, du soin des malades, de l'éducation des orphelins, de toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle qui lui incombent ? Sur vous, fidèles ? Mais engagés que vous êtes par d'autres devoirs incompatibles avec ces divers ministères, vous ne pouvez point y dévouer votre

vie. Sur la hiérarchie ? sur les évêques et les prêtres ? Mais ils sont pris tout entiers par la direction et le gouvernement de l'Eglise, la surveillance de ses affaires temporelles et l'administration des sacrements. Dieu a pourvu autrement à ces différents ministères ; il y a pourvu par les familles religieuses, multitude innombrable qu'il affranchit de tous les devoirs de la commune vie chrétienne, et à laquelle il ne donne aucune part dans le gouvernement de l'Eglise. C'est par ces familles religieuses que l'Eglise s'acquitte de tous les ministères de charité qui lui incombent.

Pour nous, mes frères, la part qu'il a plu à Dieu de donner à nos Pères, et à la sainte Eglise de nous conserver, c'est le ministère apostolique, celui-là même que les Apôtres s'étaient réservé et pour lequel ils avaient voulu se décharger sur des hommes remplis de l'Esprit de Dieu, de tout autre ministère. *Nos autem orationi et ministerio verbi Dei instantes erimus.* (1) “ Pour nous, nous serons tout entiers à la prière et au ministère de la parole de Dieu.”

C'est à dessein que je ne sépare point ces deux choses que ne séparaient point les Apôtres et que n'a pas séparées davantage le B. Dominique. Il ne les a point séparées dans sa vie : il a été l'homme de la prière, de la prière privée et secrète, de la prière qui répand devant Dieu seul ses soupirs, ses larmes et son sang, de la prière qui est une conversation intime avec Dieu ; et aussi de la prière publique, de celle qui s'élève au nom de l'Eglise et de toute créature rachetée par le sang de Jésus-Christ, du cœur et des lèvres des prêtres et des religieux réunis aux pieds de l'autel, comme les anges et les saints du ciel sont rassemblés pour répandre eux aussi leurs chants et leurs prières devant le trône de Dieu et devant l'Agneau. Il a voulu que ses enfants fussent comme lui les hommes de la prière—de la prière publique et canonique d'abord—et aussi de la prière privée et de la contemplation. (2)

Il nous est doux de penser que Dieu nous a appelés des premiers entre ses serviteurs à remplir ce divin ministère de la prière publique du jour et de la nuit dans notre

(1) Act. VI, 4.)

(2) “ Virum canonicum auget in apostolicum. ”—est-il dit dans son office.

cher pays. Nous lui demandons de nous en acquitter avec zèle et avec amour, comme notre Bienheureux Père, et comme tous nos saints, persuadés que nous sommes, qu'il sera une grande bénédiction pour notre Eglise et qu'il fécondera les travaux de notre apostolat.

Je n'ai garde d'oublier, mes frères, que cette œuvre dominicaine a été jusqu'ici et sera plus encore un foyer de prière et de dévotion,—je ne puis pas dire publique, puisque ce titre est réservé à l'office canonique ;—et je ne veux pas dire privée, puisque la prière de centaines et de milliers d'âmes réunies dans la contemplation des mêmes pensées, dans les mêmes sentiments de religion et dans le même désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes ne doit pas être considérée comme une prière simplement privée et personnelle,—je veux parler de la confrérie et de la dévotion du Saint Rosaire.

Les Frères Prêcheurs n'ont jamais oublié que c'est Marie qui leur a préparé ce foyer de leur famille religieuse, que c'est elle qui a multiplié cette famille avec une merveilleuse fécondité. Ils n'oublieront point davantage que c'est elle qui a voulu les recevoir la première dans son sanctuaire, sur ce sol canadien, et que c'est sous sa protection qu'ils ont commencé leurs premiers travaux. C'est elle qui a bercé sur ses genoux maternels les premiers enfants qu'elle a donnés à notre famille dominicaine du Canada : ils seront un jour ses apôtres. Que ne pouvons-nous pas espérer du travail des ouvriers apostoliques qui sortiront un jour de ces maisons dominicaines, précédés et escortés par les prières de tant d'âmes ferventes, associées à leurs travaux apostoliques dans la confrérie du Saint Rosaire ou par les liens plus étroits et plus intimes du Tiers-Ordre !

Ce ministère de la prière publique, il vient à son heure. Le temps n'est plus malheureusement où toutes nos familles canadiennes étaient comme des sanctuaires d'où s'élevait matin et soir vers Dieu l'encens de la prière. Il y en a, et c'est le grand nombre encore, espérons-le. Mais nous ne pouvons pas nous dissimuler que l'esprit de prière comme le sens chrétien s'affaiblit dans les âmes. Puissent ces sanctuaires de prière publique que Dieu multiplie depuis quelques années dans notre pays, ranimer dans notre peuple cet esprit de prière et y conserver longtemps encore

l'esprit de foi et de religion ! Puissent-ils mériter les bénédictions de Dieu sur le travail de ses apôtres !

Mais si la prière est nécessaire pour féconder le travail de l'ouvrier apostolique, elle ne suffit point. (1) Il lui faut prêcher, c'est-à-dire porter aux peuples la parole de Dieu, mais la parole vivante, qui tombant dans une terre bien préparée y germera et y fructifiera pour la vie éternelle. Il faut que l'apôtre ait longuement conversé avec la vérité divine, qu'il ait vécu en intimité, en tête-à-tête avec elle, qu'il ait appris d'elle-même ses secrets intimes. Il faut qu'il se soit donné à elle, qu'il lui ait voué sans partage son esprit, son cœur et sa vie. Il faut qu'elle ait en quelque sorte pris possession de toutes ses facultés, parce que tout en lui devra prêcher et rendre témoignage à la vérité. Comment l'apôtre aura-t-il sur les lèvres les paroles de Dieu, s'il n'a point dans son esprit les pensées de Dieu, dans son cœur les sentiments de Dieu ; si par ce commerce sacré avec la vérité divine, dans la contemplation de l'étude et de la prière, il n'a pas appris à se dépouiller de toutes ces vaines pensées et de tous ces sentiments que le monde lui suggère ou qui surgissent de son propre fonds ?

Dieu nous garde, mes frères, d'être jamais des parleurs et non des prêcheurs ! Une parole humaine, si agréable ou éloquente qu'elle puisse être, ni l'Eglise, ni les âmes n'en ont besoin. De nos jours, ce n'est point ce qui manque à notre pays plus qu'aux autres pays ; jamais on n'a tant parlé. La parole humaine, elle ne peut rien pour l'édification ; c'est un souffle qui passe, dont il reste tout au plus un son dans l'oreille, une impression fugitive dans l'esprit... et puis rien.

Mais la parole de Dieu est vivante. Dieu entre avec elle dans un esprit pour l'éclairer, dans un cœur pour l'embraser ; elle s'empare d'une volonté et par elle de toute une vie pour la donner à Dieu. Qu'il plaise à Dieu d'arrêter sur nos lèvres toute autre parole et de n'en laisser sortir que sa parole à lui, témoignage vivant, fidèle, incorruptible et désintéressé de l'éternelle vérité ! Qu'il lui plaise de mettre sur nos lèvres à tous cette parole apostolique, vraiment efficace et puissante contre l'invasion des erreurs et

(1) Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.

des vices, comme il la mit autrefois sur les lèvres de Dominique et comme l'Eglise semble la promettre à ses enfants, en lui appliquant dans son office ces paroles du prophète : *Verba mea, quæ posui in ore tuo, non recedent de ore tuo et de ore seminis tui amodo et usque in sempiternum.* " Ma parole que j'ai mise sur tes lèvres, restera sur les lèvres de tes enfants jusqu'à la fin des siècles. "

Que sera un jour la parole de ces jeunes gens ? Que sera-t-elle humainement ? je n'en sais rien. Mais ce qu'elle sera surnaturellement, par la vertu de Dieu, je le sais bien s'ils sont ce qu'ils veulent être, de vrais fils de Dominique et de vrais prêcheurs. Ils seront comme le Précurseur : *Vox clamantis in deserto.* Ne demandez à leur parole ni de préconiser vos idées, ni de ménager vos faiblesses, ni d'épouser les intérêts de vos coteries, si illustres ou puissantes qu'elles soient. Leur parole viendra de plus haut et de plus loin ; *vox clamantis in deserto*, d'une région où les idées du monde n'ont point cours, où vos coteries n'ont aucune action, la région sereine de la contemplation dans la prière et dans l'étude de la seule doctrine catholique. Désintéressée de toutes vos idées et de toutes vos passions, étrangère à tous les intérêts de la terre, elle n'aura besoin ni de flatter Hérode, ni de ménager les pharisiens, ni de rechercher le vain relief de la faveur populaire. Elle ne s'occupera que de préparer les voies au Dieu qui veut régner dans les âmes et dans les sociétés, et de faire droit, large et vraiment royal, le chemin qui le fera entrer royalement dans tous les esprits et tous les cœurs.

Enfin, avec la parole, la prédication proprement dite, les Frères Prêcheurs ont toujours eu une autre mission apostolique. Fils d'un père que l'Eglise appelle éminemment apostolique, ils sont par leur éducation intellectuelle les fils d'un autre père, ou si vous le voulez les disciples d'un maître incomparable de la science chrétienne, Saint Thomas d'Aquin.

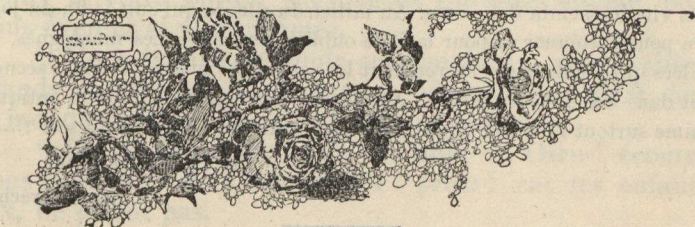
Ce n'est pas fortuitement—rien ne se fait au hasard dans les œuvres de Dieu—ce n'est pas fortuitement que cette œuvre dominicaine a pris naissance à l'heure précise où le sixième centenaire de l'illustre Docteur allait constater sa reprise de possession de toutes les grandes écoles catholiques. Ce n'est pas fortuitement non plus que cette nombreuse jeunesse est assise au pied de la chaire du Doc-

teur angélique à l'heure où nos chefs spirituels s'efforcent d'organiser partout où il est possible un haut enseignement religieux et théologique. Ce haut enseignement est nécessaire dans un temps orgueilleux de la science qu'il croit avoir et de la culture intellectuelle qu'il veut se donner. L'instruction se répand dans notre pays où la classe lettrée devient proportionnellement très nombreuse. Malheureusement le niveau de l'instruction religieuse, surtout dans les classes instruites et dirigeantes, ne semble pas monter à mesure que s'élève celui de l'instruction profane. Ce n'est ni le lieu, ni le temps d'en dire la cause. Et en même temps que décroît l'instruction religieuse se multiplient et s'accroissent toutes les influences pernicieuses qui peuvent agir sur les esprits et les cœurs. Sans parler de ces importés de tous pays, qui sont docteurs par le seul fait qu'ils ont traversé l'Atlantique et qu'ils peuvent couvrir ensemble plus ou moins correctement quelques bouts de phrase imprimés depuis cinquante ans ; sans parler de nos demi-lettrés qui prennent pour de la science des lectures faites sans discernement et semblent s'imaginer qu'il suffit de ne rien savoir pour avoir le droit de tout dire et de tout écrire impunément, nous ne pouvons pas nous dissimuler combien dangereuses et malsaines sont les lectures de tant de livres impies et immoraux qui circulent partout et de journaux qui sont entre toutes les mains. Il est facile de prévoir la perversion qu'elles engendreront bientôt dans des esprits sans défiance ou mal équilibrés et sollicités d'ailleurs par les appels des passions.

L'heure viendra, et bientôt peut-être, où l'Eglise devra ranger en ordre de bataille tous les soldats armés de la vérité, pour combattre victorieusement les erreurs qui montent à l'assaut des esprits et menacent d'en chasser bientôt toutes les idées chrétiennes. Qu'il plaise à Dieu de se trouver parmi nous de ces soldats armés de pied en cap, dont la science soit un bouclier impénétrable, dont la parole ou la plume soit un glaive qui blesse à mort les erreurs et les vices pour garder intactes les âmes qui appartiennent à Jésus-Christ. C'est notre désir, c'est, nous l'espérons, l'honneur que Dieu fera à nos Frères d'être ici comme partout, depuis sept cents ans qu'ils sont au service de Dieu et de l'Eglise, les chevaliers sans peur et sans reproche de la vérité.

J'ai fini. J'ai conscience de n'avoir pas dit ce que j'aurais voulu dire, et d'avoir imposé déjà plus qu'il ne convenait à votre patience, évidemment aussi infatigable que votre sympathie. Vous ai-je au moins suffisamment signalé l'importance de l'œuvre à laquelle vous avez prêté depuis vingt-cinq ans et à laquelle vous prêterez encore votre concours ? Je vous ai dit ce qu'elle doit être et ce que nous espérons qu'elle sera.

Jusqu'ici elle a été manifestement aimée et bénie de Dieu. " Dieu aime les familles nombreuses. " Le mot est vrai des familles religieuses plus encore que des autres, puisque c'est lui qui les engendre par un sentiment d'ineffable amour paternel. Priez-le qu'il continue à cette œuvre la bénédiction du nombre et les autres qui lui sont nécessaires pour répondre aux desseins de Dieu et aux besoins présents et futurs de l'Eglise en notre pays. Demandez pour elle ce que l'Eglise demande pour elle-même par l'intercession de notre B. Père : *Ut temporalibus non destituatur auxiliis et spiritualibus semper proficiat incrementis.* " Qu'il veuille bien ne point lui refuser les ressources temporelles nécessaires pour qu'elle réponde à ses desseins sur elle, et qu'il multiplie sans mesure ses richesses spirituelles. " Et dans vingt-cinq ans, que vous soyez ici pour célébrer avec les plus jeunes de notre famille le cinquantième de cette fondation, ou que vous soyez entré déjà avec les aînés qui y ont travaillé les premiers dans le repos éternel, vous chanterez avec nous dans la reconnaissance de vos cœurs : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus!* Oui Dieu a fait pour cette œuvre dominicaine et par elle de grandes choses pour sa gloire et le salut des âmes. Que son saint nom soit à jamais béni et glorifié tous les jours du temps et de l'éternité ! Ainsi soit-il.



L'Angelus

..... Le matin, au crépuscule, lorsque n'étant plus nuit il n'est pas encore jour, entendez-vous, dans le campanile ajouré, un chuchotement de notes ? C'est le bronze qui se réveille ! Les sons se détachent un à un d'abord, comme martelés par le lourd battant ; puis ils s'envolent en troupes joyeuses et vont trembler sur les feuilles, se poser sur les toits qu'ils ébranlent. Leurs légions matinales pénètrent dans les demeures pour inviter l'âme chrétienne à la reconnaissance et à l'amour.

Ad te de luce vigilo. Quand paraissent les teintes rosées du levant, la cloche soupire et entonne, avant toute créature, un hymne à l'Eternel. C'est un écho du ciel qui retentit. Comme elle murmure suavement à l'oreille et au cœur l'Ave Maria de l'ange ! Comme elle nous remet vite sous les yeux la scène qui inaugure l'œuvre rédemptrice ! Ses vibrations vont jusqu'au plus intime de l'âme. N'est-ce pas qu'elles ont quelque chose de la fraîcheur vierge du matin, de la douceur neuve de l'aurore ? Oh ! qu'elle est douce la mélodie de l'angélus dans les brumes du réveil !...

Le midi encore, la cloche nous arrache à l'œuvre quotidienne et nous permet de respirer en regardant le ciel. Ses notes qui tombent, jettent dans notre vie la pensée de l'éternité. Nous sommes si vite repris par les choses de la terre ! Il faut qu'une voix vienne souvent remettre en nos âmes le souci de l'au-delà. Et la cloche est cette voix. Nos cœurs s'envolent vers Dieu avec ses sons. Elle nous renouvelle, sur l'âpre chemin de la vie, l'affirmation des divines espérances. Elle marque la halte du milieu du jour et retrempe nos courages chrétiens pour le travail qui va suivre. Le laboureur entend venir sur la plaine ses harmonies et se découvre comme pour saluer le messager d'en haut. Les ondulations sonores rafraichissent la nature ardente....

Le soir enfin—oh ! qui dira le charme berceur de l'angélus du soir ? —Quelle heure délicieuse ! Ave Maria sur la terre et les flots ! Du clocher que dorent les rayons mourants, s'épand une rumeur confuse. Il y a dans les vibrations de la cloche un peu du calme infini des choses. Pour nous convier à la dernière prière, son âme de bronze a des sonorités de rêve. Dans l'espace tranquille, apaisé, ses notes se prolongent, et ce prolongement ajoute à leur primitive poésie. La mélodie est souveraine et trouve plus vite le chemin des cœurs. Au milieu du silence qui suit la fin du jour, rien pour l'atténuer ni pour la faire oublier peut-être. Les montagnes, les vallées qui s'endorment en répètent les échos. Les nuages, là-bas, l'accueillent dans leur robe de pourpe, J'aime les carillons dans les cités antiques. J'aime surtout l'humble cloche du hameau tintant l'angélus du soir !.....

FR. A. H. BEAUDET,
des fr. prêch.

Le chant des âmes du purgatoire

Chant populaire de Bretagne.

C'est le *mois noir* (novembre) que l'Eglise a choisi pour songer aux morts et prier pour eux. En Bretagne, le soir de la fête de Tous les Saints, le cimetière est envahi par la foule, qui vient s'agenouiller tête nue sur l'herbe mouillée, près de la tombe de ses parents défunts ; remplir d'eau bénite le creux de leur pierre, ou, selon les localités, y faire des libations de lait. Cependant l'office commence et se prolonge ; les cloches ne cessent de tinter durant toute la nuit, et quelquefois, à l'issue des vêpres, le recteur, suivi de son clergé, fait processionnellement, à la lueur des flambeaux, le tour du cimetière en bénissant chaque tombe. Dans aucun ménage, cette nuit, la nappe n'est ôtée de dessus la table ni le souper desservi, car les âmes viendront en prendre leur part ; on se garde bien aussi d'éteindre le feu du foyer : elles doivent s'y chauffer comme durant leur vie.

Lorsque l'office du soir est terminé, que chacun a regagné sa demeure et quitté la table, pour l'abandonner aux morts, et qu'on se met au lit, on entend à la porte des chants lugubres mêlés au bruit du vent. Ces chants sont ceux des âmes qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières :

“ Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, bonne santé, gens du logis, bonne santé nous vous souhaitons. Mettez-vous tous en prières.

“ Quand la mort frappe à la porte, quand à minuit elle demande à entrer, tous les cœurs tremblent : qui la mort doit-elle emporter ?

“ Mais, vous, ne soyez pas si surpris si nous sommes venus à votre porte : c'est Jésus qui nous envoie pour vous éveiller si vous dormez.

“ Vous éveiller, gens de cette maison ; vous éveiller ! grands et petits ; s'il est encore, hélas ! de la pitié dans le monde, au nom de Dieu ! secourez-nous.

“ Frères, parents, amis, au nom de Dieu ! écoutez-nous ! au nom de Dieu ! priez ! priez ! car les enfants, eux, ne prient pas.

“ Mon fils, ma fille, vous êtes couchés sur des lits de

plumes bien doux, et moi, votre père, dans les flammes du purgatoire.

“ Vous reposez là mollement ; les pauvres âmes sont bien mal. — Vous dormez là d'un doux sommeil, les pauvres âmes veillent dans les souffrances.

“ Un drap blanc et cinq planches, un sac de paille sous la tête et cinq pieds de terre par dessus, voilà les seuls biens de ce monde qu'on emporte au tombeau.

“ Nous sommes dans le feu et l'angoisse : priez pour les âmes.

“ Jadis quand nous étions au monde, nous avons parents et amis ; aujourd'hui que nous sommes morts, nous n'avons plus de parents ni d'amis.

“ Au nom de Dieu ! secourez-nous ! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son lait, sur les pauvres âmes.

“ Sautez vite hors de votre lit, jetez-vous sur vos deux genoux : à moins que vous ne soyez malades ou déjà appelés par la mort.”

En entendant ces voix lamentables, tout le monde se lève dans les chaumières ; et tout le monde se jette à genoux, et l'on prie en commun Dieu pour les trépassés, sans oublier de faire une abondante aumône aux pauvres qui sont à la porte et qui les représentent. Ceux-ci alors poursuivent leur promenade nocturne à travers les bois et les landes, au son des glas funèbres et au murmure du vent dans les feuilles flétries, moins pressées, dit-on, sur la terre au *mois noir*, que ne le sont les âmes, cette nuit, dans les airs.

DE LA VILLEMARQUÉ.

LES CIMETIÈRES.



On fait aujourd'hui partout de magnifiques cimetières, on y trace des parcs, on y plante des jardins ; on y dissimule autant qu'on le peut toutes les traces de la mort, si bien que l'on est tenté d'y entrer pour se recréer et se distraire plutôt que pour réfléchir et prier. Ce signe, s'il était seul, ne serait pas rassurant. Le luxe des tombeaux marque toujours dans un peuple le déclin des mœurs. Dans un peuple chrétien,

il traduit souvent l'envahissement du sensualisme et l'affaiblissement de l'idée chrétienne.

Il semble que les peuples qui se soucient le moins des intérêts éternels des âmes sont ceux qui pratiquent davantage le culte, j'allais dire la superstition des tombeaux. Ils sont en effet ceux qui vivent en dehors de toute préoccupation d'une autre vie qui d'ordinaire les orne et les enrichissent davantage. Ils font de la mort ce qu'ils font de la vie : un mensonge, un dernier mensonge qui leur dissimule une fois encore la boue dont ils sont pétris, afin qu'ils ne soient pas forcés de lever les yeux plus haut que ce monde où d'eux il ne restera rien. Leurs cimetières sont des parcs et des jardins, mais qui ne poussent que des arbres, des fleurs et du gazon, parfois une végétation opulente de pierre, de marbre, de bronze. Mais les pensées du ciel n'y germent point, la prière n'y fleurit jamais, les grandes et saintes résolutions n'y mûrissent pas, aucune joie n'y chante, aucune espérance n'y tressaille : c'est la mort dans toute la parure de la vie. Personne ne s'y trompe. Ces allées bien entretenues et bien balayées sont le rendez-vous de l'oisiveté, de l'indifférence, de la curiosité — souvent le grand chemin où se promène seul l'oubli de l'autre vie et de ceux qui en ont franchi le seuil.

L'Eglise aussi a le culte des tombeaux, mais qui s'inspire d'un autre sentiment et d'une autre pensée. Elle sait bien que le tombeau n'est pas la dernière demeure du chrétien, mais la couche où, le soir venu, le serviteur de son âme se reposera après sa journée faite jusqu'à l'aube qui descendra bientôt des montagnes éternelles. Elle entoure de respect et d'amour — j'allais dire de vénération — ces restes humiliés. Cette chair flétrie par la mort moins encore que par le péché, sera un jour assise à la droite du Fils de Dieu. Elle a été consacrée deux fois déjà par l'onction du baptême, et celle de la Confirmation ; elle a été sanctifiée par la présence réelle et par les ineffables embrassements du Dieu fait homme dans l'Eucharistie. Purifiée d'abord dans le creuset de la pénitence, elle le sera une deuxième fois dans celui du tombeau, et bientôt sœur des anges elle ira avec eux sur les ailes de la lumière jusqu'au Dieu qui se l'est fiancée pour l'éternité. Aussi l'Eglise la reçoit avec tendresse dans ses bras maternels : elle la bénit, elle l'embaume des mêmes parfums dont elle adore son Dieu

sous les voiles du Sacrement, et au milieu des prières et des chants, doux comme des chants du ciel, elle la couche avec respect à l'ombre de la croix.

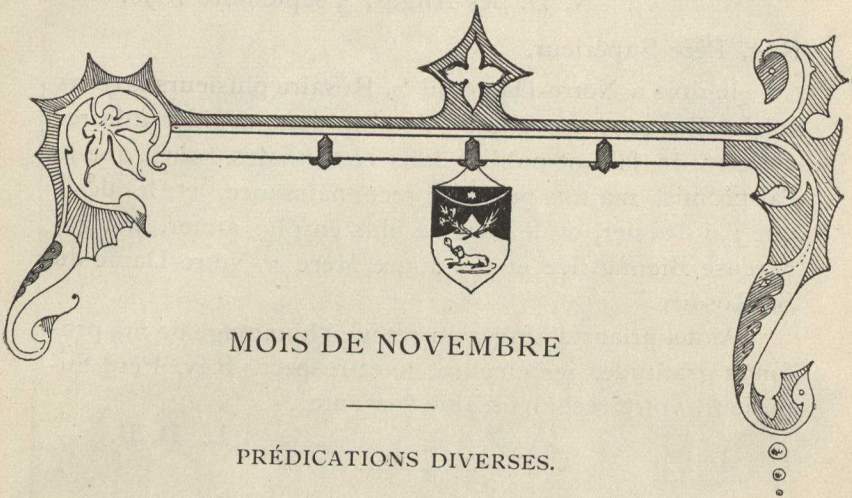
L'Église aime à orner ces champs de repos où ses enfants dorment côte à côte dans l'honneur et la paix d'une humiliation consolée par une divine espérance. Elle y met la croix, les images des saints, les souvenirs de la Passion du Sauveur : elle en fait un lieu de paix, de recueillement et de prière, où les vivants trouveront de salutaires réflexions, prendront des résolutions généreuses, et viendront répandre sur les tombeaux leurs mains pleines non de fleurs stériles, mais de bonnes œuvres.

C'est dans cette pensée que nous devons tous orner, cultiver, et visiter avec amour et religion nos cimetières, non point avec cette préoccupation de la vanité humaine qui veut être flattée jusque dans la mort. Ne faisons point du cimetière ce qu'il ne peut être dans la pensée d'un chrétien : n'y construisons pas à l'avance une demeure somptueuse, un monument éternel ; nous y viendrons pour une nuit, non pour y demeurer. Ce qu'il nous faut et ce qui suffit, c'est un lit à l'ombre d'une croix. Gravez-y, si vous le voulez, un mot de foi et d'espérance pour dire à ceux qui vous y chercheront que vous êtes ailleurs et que vous les attendez à la maison de votre Père.

Ornons nos cimetières ; mais que tout y respire la paix, l'humilité, l'austérité chrétienne, la sainte égalité dans l'anéantissement et dans l'espérance divine. Qu'ils ne soient jamais des parcs et des jardins où la brise du ciel ne vient jamais chercher les larmes chrétiennes et les prières pour rafraîchir les âmes exilées à la fois de la patrie d'ici bas et de la patrie d'en haut. Que tout le décor ne soit point pour le plaisir et la vanité de ceux qui survivent.

Visitons les cimetières, non pour les corps qui sont insensibles, mais pour les âmes qui n'y sont point et qui ont besoin de nos suffrages et de nos bonnes œuvres. Donnons aux membres vivants et souffrants de Jésus-Christ ce que nous dépenserions en vain luxe à la mémoire de ceux que nous avons perdus. Offrons surtout et faisons offrir pour eux le Saint Sacrifice—pour les nôtres d'abord—et pour tous ceux dont les corps reposent dans notre cimetière—pour un si grand nombre, hélas ! peut-être personne ne prie !

BERNARDO.



- ST-HYACINTHE, Couvent.—La Toussaint.R. P. KNAPP
- “ “ Les Morts.....R. P. RONDOT
- “ “ Retraite du T. O.
du 6 au 9.....R. P. ROULEAU
- MONTRÉAL.—Réunion du T.O., le 8. R. P. RONDOT
- QUÉBEC.—Basilique, 1, 2..... R. P. GONTHIER
- BELŒIL.—1, 2.R. P. BEAUDET
- NICOLET.—Collège, 21.....T. R. P. ADAM
- ARTHABASKA.—Retraite au pensionnat des
Frères, du 17 au 21 R. P. COUTURE
- MONTRÉAL, St-Jacques.—Retraite aux jeunes
gens, du 27 au
4 Décembre..T. R. P. BÉCHET
-

N. D. des Anges, 3 septembre 1898.

Rév. Père Supérieur,

Je dois à Notre-Dame du S. Rosaire plusieurs faveurs spirituelles et temporelles. Veuillez donc m'aider à la remercier en faisant publier dans vos annales, ainsi que je l'ai promis, ma très profonde reconnaissance, et le désir que j'ai d'aimer, et de faire de plus en plus aimer, ma généreuse Bienfaitrice et ma douce Mère "Notre-Dame du S. Rosaire."

Vous priant d'agréer en retour l'hommage de ma profonde gratitude, je demeure, avec respect, Rév. Père Supérieur, votre reconnaissante servante,

L. D. B.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVIAT

-
- Mlle Philomène Paris.
 - Mlle Virginie Marchand.
 - Mme Stéphanie St-Alexandre, (N. Orléans.)
 - Mme Joseph Dupuis, (St-Guillaume.)
 - Mme Vve Joseph Lespérance, (St-Hyacinthe.)
 - M. Jos. Bonneville, (Holyoke, Mass.)
 - Mme Bruno Guilbault.
 - Mme O. Girard, Pointe St-Charles, (Montréal.)
 - Mme Roch Charron, (Montréal.)
 - Mme J. B. Duchaineault.
 - M. Bruno Roy, (St-Octave, Mitis.)
 - Mlle Berthe Bousquet, (St-Charles.)
 - Mde J. B. Gaudette, (St-Antoine.)
 - Mlle Marie-Louise Bousquet, (St-Antoine.)
-